Ami du Clergé du 4 mars 1948

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XIII. 2e *Dimanche après Pâques :* Le royaume du Bon Pasteur, 65.

Instructions sur les Epîtres du Dimanche. — XII. 2e *Dim. après Pâques :* Rester auprès du Bon Pasteur, 67.

Plans d'instructions sur le Credo. — VII *(suite)*. Je crois en Dieu : preuves de l'existence de Dieu, 68.

Pour une retraite à de grandes jeunes filles. — V. Le renoncement dans le mariage, 69.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XXXIII. Prédication à Ephèse, 71.

Varia. — *En lisant*, 72. — *Sylva rerum...*, 72.

DOMINICALES LITURGIQUES

XIII

2e Dimanche après Pâques

LE ROYAUME DU BON PASTEUR

Mes frères,

Au jour anniversaire de la Passion du Sauveur, dans un geste d'amour et de gratitude, vous avez collé vos lèvres aux pieds sanglants du Crucifié ; et parmi vous, un grand nombre, j'en suis certain, ont fait passer en ce baiser la promesse d'une fidélité que rien ne pourra ébranler : « Quand même tous vous abandonneraient, ô Christ, j'espère, avec votre grâce, vous rester fidèle ! » D'autres, touchés par la grâce, ont murmuré avec Ste Thérèse d'Avila : « Cette Madeleine qui se cramponne à votre croix... c'était peut-être moi ! Car, dans mon cœur, tout son cœur se lamente ; car, je sens sourdre en mes yeux toutes les larmes de ses yeux... Non ! elle ne vous aimait pas davantage ! »

Vous attacher aux pas de Jésus, le regarder avec amour pour le suivre et l'imiter, voilà le programme de vie qui vous est maintenant proposé. C'est à le réaliser que vous prouverez la sincérité de votre amour. « Vous êtes mes amis si vous observez mes préceptes » (Jo., xv, 10 ; xiv, 21). Mais, c'est un bon Maître, c'est le meilleur des maîtres que vous servez, celui qui « est si bon que meilleur ne peut être » proclamait le roi S. Louis, « *Je suis le Bon Pasteur.* » C'est ainsi qu'il s'est révélé et se révèle aujourd'hui dans son Royaume d'amour, dont nous étudierons les principaux caractères qui sont une opulence sans limite et l'unité dans l'universalité.

I. — *Richesse du Royaume*

« Brebis errantes que vous étiez, vous êtes revenus maintenant au Pasteur et au gardien de vos âmes », nous dit S. Pierre (I Petr., ii, 25). Egarés dans des sentiers bordés d'abîmes, le Pasteur divin vous a suivis des yeux, vous a appelés par sa grâce, vous a cherchés lui-même, comme le fait le berger en quête de l'égarée, sans compter ses pas ni ses fatigues *(Quærens me, sedisti lassus)* et, joyeux, vous a ramenés au bercail. Ah ! ne vous laissez plus séparer de lui ! Puissiez-vous dire, avec S. Bonaventure : « Moi aussi, j'ai trouvé le Cœur du Roi, d'un Roi qui est un Frère et un Ami, Jésus ! »

Les textes de l'Ecriture qui chantent la beauté, l'opulence, le bonheur de cette maison de Dieu, de ce Royaume de Dieu dont vous êtes à la fois les citoyens et les fils sont innombrables. C'est comme une forêt immense dont chaque arbre plantureux apporte repos, ombre rafraîchissante et joie par ses fruits savoureux. Force nous est de nous limiter.

a) « Je suis le Bon Pasteur. Le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis ». Rappelant les prophètes qui, fréquemment, avaient décrit le Messie sous les traits d'un pasteur plein de bonté, Jésus se nomme lui-même : le Bon, c'est-à-dire le Vrai, qui est en même temps le Beau Pasteur (voir le texte grec). N'est-il pas émouvant de constater que le Bon Pasteur se retrouve dans le « Beau Dieu » de nos cathédrales ? Le Beau est la splendeur du Vrai ; et Dieu est à la fois le Vrai et le Bon à la perfection.

Mais, écoutez le Bon Pasteur se distinguer des faux pasteurs :

« Celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis. C'est à lui que le portier ouvre et les brebis entendent sa voix ; il appelle par leur nom ses brebis et il les mène aux pâturages. Il marche devant elles et les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix. Elles ne suivront point un étranger, mais elles le fuiront, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers... En vérité, je vous le dis, je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands ; mais les brebis ne les ont point écoutés. Je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera et il trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour dérober, égorger et détruire ; moi, je suis venu pour que les brebis *aient la vie* et pour qu'elles l'aient *en abondance.* »

La vie... en abondance ! De même que la nature, en son printemps, chante sa jeunesse et sa joie, ainsi le monde des âmes, inondé d'une surabondance de vie, chante sa joie de la vérité, sa joie de la bonté de Dieu. « Accordez à vos fidèles, Seigneur, demande l'Eglise en ce jour, une joie à jamais durable ! » Le secret du chrétien, la joie, béni soyez-vous, Seigneur, de nous l'avoir révélé ! Il est dans ce fait que nous vous appartenons, que « vous connaissez vos brebis, les appelant par leur nom, et que vos brebis vous connaissent », que « vous marchez à leur tête et que nous vous suivons, parce que nous connaissons votre voix », et que, fiers de vous suivre, personne ne pourra nous ravir notre joie !

Que le monde se lamente, s'il le veut, de sa tristesse ! Il est triste, parce qu'il vous a quitté, pour ses maigres pâturages... De vos enfants, Seigneur, la joie, la jeune allégresse de la vie est le partage, car, c'est un Royaume, déjà, que nous possédons ! « Je vous donne ma paix... Je vous donne ma joie pour qu'elle soit totale ! *(gaudium sit plenum !)* (Jo., xv, 11).

b) C'est donc dans un climat d'optimisme que doit se dérouler normalement la vie du chrétien. Précisément, c'est un chant optimiste que module chaque jeudi, à la première heure de l'office divin, « la brebis du Seigneur ». La liturgie sait maintenir les âmes sur les sommets de la confiance et de la joie.

« *Le Seigneur est mon Pasteur ;* je ne manque de rien. Dans de verts pâturages, il me fait reposer ; près des eaux de rafraîchissement il me conduit ; Il renouvelle mon âme.

Il me dirige dans des sentiers de justice, à cause de son nom. Même si je marche dans le ravin de l'ombre de la mort
Je ne crains aucun mal.
Même dans la nuit je ne tremble pas
Car tu es avec moi... » (Ps. XXII) (voir tout le Ps.)

Une journée commencée, dès l'aube, dans ce bain de soleil spirituel promet d'en être illuminée toute entière ; et croyez qu'il sera facile, après une journée où l'amour aura entretenu le feu intérieur, de s'endormir le soir en murmurant le chant de la confiance (Psaume XC) :

« Celui qui habite sous la protection du Très-Haut
Qui demeure à l'ombre du Tout-Puissant,
Celui-là dit à Dieu : « Tu es mon refuge et ma citadelle.
Mon Dieu, je me confie en toi. »
De son aile, il te couvrira...

C'est ainsi que prie l'Eglise de Dieu, le « bercail » du Seigneur, confiante en son amour, pour avoir tant de fois expérimenté les prévenances et la puissance du Bon Pasteur.

c) Comme dans une famille tous participent à la bonté du père, à la tendresse de la mère et cependant grandissent et progressent diversement, suivant les dons reçus et la réponse de chacun ; ainsi dans le bercail du Pasteur divin, les brebis sont loin d'être uniformément nourries et élevées. Chacune a sa part au festin et chacune est satisfaite. Cependant, quelle diversité, aussi grande que celle qui distingue les étoiles les unes des autres ! Les différences qui se révèleront au jour du jugement entre une étoile et une autre étoile ne feront que confirmer les degrés différents de grâce existant en ce monde entre une brebis et une autre brebis. Celle-ci fut choyée dès l'enfance et l'amour divin a grandi avec elle ; celle-là revient de loin...

Jésus, avec amour tu reçois le prodigue,
Mais les flots de ton Cœur, pour moi n'ont pas de [digue].

Madeleine ou Thérèse, Augustin ou Thomas d'Aquin, tous chanteront dans le ciel, comme sur la terre et bien mieux, certes, l'Agneau qui sera éternellement leur Pasteur et les conduira aux sources des eaux de la vie (Apoc., VII, 17).

II. — *Unité de la Royauté*

Des doctrines perverses que l'Eglise, par la voix de Pie XI a condamnées, ont tenté d'embrigader les hommes dans de véritables troupeaux dont le principal caractère devrait être l'*unité*. N'a-t-on pas entendu résonner outre-Rhin ce programme sonore : Un Reich, un führer ! » Des âmes immortelles, créées par Dieu, destinées à un avenir éternel, les promoteurs de ce rassemblement racial n'avaient nul souci... A l'inverse de ces instincts grégaires qui conduisent l'humanité à une ruine collective, car nul homme ne peut prétendre gouverner les âmes et Dieu résiste à cette orgueilleuse folie, d'autres sophismes ont, à certaines époques, troublé les âmes. Renan n'a-t-il pas défini le catholicisme : une religion faite pour la consolation intérieure d'un tout petit nombre d'élus ?

Contre les folies de ceux qui voudraient réduire l'humanité à un vulgaire troupeau sans responsabilité ni dignité, dont les chefs penseraient pour la collectivité — et contre ceux qui réduisent la « grande Eglise de Dieu » à une petite chapelle, nous affirmons, d'après l'Evangile, que l'Eglise, Royaume du Bon Pasteur, est en ce monde la grande force de cohésion qui rassemble les hommes et assure leur salut spirituel, et, par suite, même leur bonheur terrestre.

a) En effet, l'unité du genre humain, voulue par le Créateur, a été ruinée par le péché, mais restaurée en principe par le Christ Rédempteur (Col., I, 20). Toute infidélité à l'image divine que l'homme porte en lui, toute rupture avec Dieu est, du même coup, déchirement de l'unité humaine. Tout péché est « comme un mur construit par le dedans qui fait de nous quelque chose d'inutile et d'incarcéré » (Claudel). Le Christ est venu, qui a rétabli l'unité surnaturelle de l'humanité avec Dieu et tout autant l'unité des hommes entre eux. Il est la Tête de ce Corps qui est l'Eglise et il « récapitule » en lui toutes les âmes sauvées. Or, l'Eglise, Corps du Christ (Col., I, 25) est « cette réunion même ». Elle continue, elle achève à travers les générations qui passent, indépendamment de toutes considérations de race, de couleur ou de nationalité, l'œuvre rédemptrice du Pasteur immortel (d'après le R. P. de Lubac).

b) C'est pourquoi, Jésus Notre-Seigneur a confié ses pouvoirs à ses apôtres sous la forme d'un « pastorat » à exercer. Après avoir demandé à Pierre, déjà établi chef de son Eglise, une triple protestation d'amour, il lui donne la charge de paitre « son » troupeau : *Pais mes agneaux... Pais mes brebis ;* la charge du pasteur étant ainsi divinement associée à l'amour pour le Maître dont elle doit être la résultante et le témoignage. « Je vous appelle mes amis, parce que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître. C'est moi qui vous ai choisis... »

Les évêques pasteurs en communion avec le Pape, portent la crosse, qui est la houlette du pasteur, à la tête du peuple qu'ils sont chargés de conduire à la lumière et à la vie. Connaissant leurs brebis, les aimant et les guidant à la manière du Bon Pasteur, ils sont prêts, avec lui, à donner leur vie pour elles. « Les communistes, je ne les crains pas, disait Mgr Gibier, l'illustre apôtre ; à une seule condition, c'est que je puisse les appeler individuellement par leur nom. » *(Vocat eas nominatim.)*

c) L'unité du peuple chrétien se manifeste aussi dans la réception des sacrements. Ils sont instruments d'unité. En réalisant, rétablissant l'union de l'homme au Christ, ils réalisent, rétablissent par là-même son union à la communauté chrétienne, symbolisée par ces brebis serrées les unes contre les autres en un bloc inséparable. Mais, l'Eucharistie surtout, le sacrement d'amour où le Bon Pasteur, présent au milieu du troupeau, le nourrit et le fortifie de sa propre substance réalise à la perfection l'unité du peuple chrétien, signifiée dans la matière même du sacrement par les grains de blé réunis et les grains de raisin broyés ensemble qui ont servi à la préparer. « Rassasiés de la Pâque sacrée, faites-nous vivre, Seigneur, dans la concorde et l'amour fraternel ! »

d) Jésus est mort pour tous les hommes. Aucune limite à l'extension de la Rédemption, sinon celle qu'y mettent les hommes par leur incompréhension et leur ignorance. Mais, même en ce cas si fréquent d'ignorance, croyez, m .f., que les frontières de l'âme de l'Eglise peuvent s'étendre beaucoup plus loin que celles de son « corps ». Il est, par le monde, une

multitude d'âmes — que Dieu seul peut compter — aimant la Vérité, le Bien, la Vertu, ayant foi en Dieu et espérance en la récompense. Ce sont des brebis du Christ en qui sa grâce est vivante et agissante... « J'ai d'autres brebis... Il faut que je les amène ; elles écouteront ma voix et il n'y aura plus qu'une seule bergerie et un seul Pasteur. » Qui oserait douter de la parole divine ?

* *

Vous prierez, m. f., avec ardeur et en y joignant vos sacrifices, pour que le règne de Dieu arrive dans tout l'univers, par la réunion de toutes les brebis. Prier, n'est-ce pas accorder notre volonté à celle de Dieu, vouloir ce qu'il veut ? Mais, dès maintenant, il est une prière qui exprime bien l'esprit universel du chrétien, c'est celle-ci : « *Te æternum Patrem omnis terra veneratur*. En vous, ô Dieu, toute la terre vénère le Père éternel. » *Amen.*

INSTRUCTIONS SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XII

2e Dimanche après Pâques

RESTER AUPRÈS DU BON PASTEUR

« Vous étiez comme des brebis errantes. Vous avez maintenant un pasteur — un guide qui veille sur vos âmes. »

Mes frères,

La liturgie de ce jour est toute à la joie. L'introït chante la miséricorde divine qui emplit la terre, la collecte nous rappelle le geste merveilleux du Fils de Dieu qui a relevé le monde gisant dans la misère, l'Evangile nous fait entendre les paroles si touchantes de N.-S. : « Je suis le Bon Pasteur. »

L'épître, qui nous intéresse, est de S. Pierre. Sa parole de témoin autorisé nous rappelle que le Christ a souffert pour nous, afin que nous marchions désormais dans la vie au sillage de son dévouement à notre égard. Devant tant d'évocations, le peuple chrétien a nommé ce dimanche : celui du Bon Pasteur. C'était s'associer directement au titre que Jésus s'est attribué. Déjà appelé : Messie, Sauveur, Rédempteur, Maître, Ami, il prend aujourd'hui une qualification qui nous est particulièrement chère : le *Bon Pasteur !*

Ce titre, conquis au prix du sacrifice suprême, fait entendre une sorte de paternité d'adoption.

Il évoque pour nous de salutaires espérances et de précieuses leçons. Car, selon l'image que nous fournit le berger, qui veille sur ses brebis, lui le Bon Pasteur conduit son troupeau, — il le nourrit, — il le protège.

I. — *Il le conduit*

Où donc ? à la bergerie divine, où tous nous sommes appelés. Il y met un dévouement inlassable. Pendant trois ans N.-S. a parcouru la terre d'Israël avec les disciples qu'il avait choisis. Aucune fatigue, aucun insuccès ne le décourageait, aucune incompréhension ne le rebutait, et toujours il opposait la charité à l'insulte. — Quand on médisait de lui, il ne répondait point par un procédé semblable ; quand on le faisait souffrir, il ne menaçait pas de représailles ; il se livrait volontairement aux coups des adversaires qui le jugeaient iniquement.

Les fameux péripatéticiens de l'antiquité ne furent jamais menés par leur maître au-delà de la banlieue d'Athènes ; lui, sans se lasser, allait à la recherche de toutes les brebis égarées, qu'elles se trouvent ou dans la Palestine qu'il parcourait en tous sens — ou dans le reste du monde à qui il assurait la continuation de son amour par l'envoi de ses apôtres et l'institution de son Eglise. Et son cœur de pasteur désire que par ses efforts il n'y ait plus qu'un seul pasteur et un seul bercail.

Il y ajoute une pureté totale. Rien en lui ne demande d'expiation. Il est Celui « qui n'a pas commis le péché », qui n'eut sur ses lèvres ni dans sa conduite aucune malice, qui a porté nos péchés, avec son corps sur la croix, afin que nous, qui étions morts, nous revivions grâce à sa justice. Nous avons été guéris par ses infirmités. Quelle force de pouvoir ainsi réclamer le pardon pour nous, alors qu'il n'en avait nul besoin pour lui ! Quelle brebis ne suivrait pas dans la certitude et la tranquillité de son cœur un pasteur aussi dévoué et aussi puissant ?

II. — *Il nourrit son troupeau*

N'est-ce pas l'étymologie même du mot pasteur : « *pascere* » ? Il le nourrit au point de vue matériel. Quand il était à la tête de ce troupeau choisi qu'il appelait ses apôtres, il avait soin qu'ils ne manquent de rien. Eux-mêmes le reconnaissaient. Une bourse commune recueillait les aumônes, et nous les voyons un jour aller chercher des provisions dans la ville de Sichem, pendant que lui, le divin berger, attendait près du puits de Jacob la brebis de choix — puisqu'elle s'était depuis longtemps égarée — qu'il ramènerait au bercail. Pour eux, il interprétait la loi et les autorisait à cueillir des épis, même un jour de sabbat. Pour eux, il rendait la pêche miraculeuse. Et quand la bergerie s'élargissait, il multipliait les pains, ou changeait l'eau en vin...

Il est toujours le même. Lui, qui avait fait quitter leurs filets, leur état et leur père à ses apôtres, qui leur avait demandé de faire confiance à la Providence, veillerait encore sur nous, avec la même sollicitude si, sans nous laisser aller à l'imprudence ou à la paresse, nous savions lui exposer nos besoins dans la prière et nous confier ensuite, tranquilles, à sa bonté.

Mais c'est l'âme surtout que le divin Pasteur voulut nourrir plus que le corps.

« L'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu » ; aussi apportait-il aux siens moins un pain matériel que le secret de la vie éternelle. Il le prodigua à ses disciples. Ils purent, durant trois ans, entendre le son de sa voix et recueillir sur ses lèvres, toutes vives, les paroles du salut. Mais ces paroles nous étaient aussi destinées. Elles nous sont arrivées sur les pages de l'Evangile, décolorées peut-être, incomplètes, mais encore et toujours si prenantes, si attachantes. Elles avaient alors et elles gardent toujours ce ton libre, familier, semé d'images, de comparaisons, de paraboles, qui réveillent l'attention, frappent l'esprit et forcent l'entrée des cœurs. Spectacles offerts par les hasards de la route, brebis qui paissent, champs ensemencés, nuages du ciel, passereaux, brins d'herbe, grains de blé, fleurs des champs, quelle série interminable de choses saisies au passage pour les émouvoir et nous passionner ! Que de mots même, de sentences, jetés sur tous les chemins où ils marchaient

avec lui, qu'ils ne comprirent guère, malgré ses explications, et qui depuis deux mille ans éclairent la marche et réchauffent le cœur de l'humanité ! L'entretien engagé là-bas, interrompu, repris tout le long du jour, se poursuivait encore à la clarté des étoiles, comme il vient, pour nous, après tant de siècles, s'éclairer, quand tombe le soir et que nos esprits, dépouillés des vanités du jour, reprennent goût à la vérité.

Je parle de nourriture. Que dirons-nous de celle qu'il nous a préparée, pour nous être distribuée jusqu'à la fin des siècles ? Cette Eucharistie qu'il institua, à la table de Pâques, où l'amour et l'impuissance se concertèrent en un geste admirable. Regardez-le, ce bon Pasteur. Il prend en ses mains vénérables du pain qu'il distribue à ses apôtres, avec ces paroles opérant ce qu'elles disent : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » — : « Prenez et buvez, ceci est mon sang. »

Il commandait à ses apôtres, devenus les prêtres d'un sacerdoce nouveau, de renouveler dans tous les siècles ce miracle et ce mystère. C'est fait. Il ira désormais, bon Pasteur, du Cénacle aux Catacombes, aux cathédrales, aux humbles églises de villages, aux missions et aux îles lointaines. Partout, il se donnera, car non seulement il nous nourrit, mais il est devenu notre nourriture.

III. — *Il protège le troupeau*

Cette protection vigilante ne manquera pas aux disciples du Seigneur. Nous confier à lui, après lui avoir tout donné. A la lettre, il serait notre bon Pasteur, nous défendant contre nous-mêmes et contre le monde, partant à notre recherche et nous ramenant sur ses épaules, quand notre éloignement nous aurait meurtris. Il se réjouirait et inviterait ses anges à se réjouir du pardon qu'il nous accorderait. Et prenant notre défense devant les Pharisiens de nos jours, qui s'étonneraient de sa condescendance à notre égard, il leur redirait ce qu'il disait à Simon, en face de la pécheresse qu'il avait relevée : « Tu vois cette âme ? Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Enfin écoutez-le et prenez conscience de la façon dont il remplit sa tâche. Il va mourir ; et voilà qu'il prie son Père pour ceux qu'il laisse derrière lui. Il le prend à témoin qu'il les a chéris, qu'il les a protégés : « Lorsque j'étais avec eux, je les gardai, et aucun ne s'est perdu, sauf le fils de perdition. Gardez-les. »

Ecoutez-le. Il parle fréquemment dans l'Evangile des loups qui menacent la bergerie. Pharisiens et scribes, dont il dénonçait l'orgueil et l'astuce avec une rigueur impitoyable le poursuivaient de leur haine, et en menaçant le berger, compromettaient la vie du troupeau. Entendez-le dire à Pierre : « Satan voudra te secouer pour te ravir la foi, mais j'ai prié pour toi. »

Les Pharisiens ont eu des successeurs et l'acharnement de Satan à perdre les âmes ne s'est en rien modifié. Ce qu'il faisait alors, ne le fait-il pas toujours ? Le bon Pasteur veille sur son Eglise, il défend par ses sacrements, par ses grâces, par ses lumières, par ses supplications personnelles auprès de son Père, la multitude des âmes rangées sous sa houlette.

Et sa tendresse vigilante se proportionne à l'abandon qu'elles lui ont fait de leur vie. A ceux qui avaient tout quitté pour le suivre, et qu'il avait fait siens, il avait accordé la grande faveur de la vie en commun avec lui, des épanchements de chaque jour, qui rendaient plus profond encore dans son cœur son attachement pour ces humbles dont il voulait faire les colonnes de son Eglise. Il n'a pas changé ; et si nous prêtions l'oreille, nous l'entendrions redire à son Père : « Vous me les avez donnés. Je leur ai livré votre parole : Qu'elle soit pour eux esprit et vie. »

* *

N'avais-je pas raison de vous rappeler avec saint Pierre, que nous avons maintenant un Pasteur qui veille sur nos âmes. Notre devoir alors est simple : ne pas nous écarter de lui, et lui demander de nous donner la grâce de comprendre que rester près de lui c'est pour nous aussi le suprême bonheur. *Amen.*

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

VII

JE CROIS EN DIEU

PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU

(suite)

II. — *Arguments nouveaux*

Nos ancêtres n'avaient aucune idée de l'*évolution*. Ils croyaient le monde *fixe* et *figé*. Chose curieuse, quand on inventa l'idée d'*évolution*, on s'en servit parfois pour nier Dieu. Or, nous croyons que nul argument n'est plus moderne, ni plus fort, que celui de l'évolution pour prouver Dieu.

Donc 1° *Argument par l'évolution universelle.* — Le *matérialisme dialectique*, forme présente de l'athéisme, croit tout expliquer par la *loi évolutive* de la matière. C'est qu'il n'a pas approfondi l'idée d'éternité. *Tout ce qui évolue a nécessairement un commencement.* Donc, il dépend de l'Etre sans commencement. En effet, une évolution qui n'aurait pas eu de commencement, serait parvenue à franchir tous les degrés, toutes les étapes de son devenir. Même si ces étapes sont en nombre infini, — ce qui est contradictoire, car un nombre est nécessairement fini, puisqu'à n'importe quel nombre on peut toujours ajouter par addition ou multiplication, — en un temps infini, la matière aurait franchi toutes ces étapes ! Au surplus, nous sommes loin d'avoir achevé l'évolution de la matière. C'est nous « le dessus du panier », c'est nous la « crème du lait ». Or, nous sommes loin de la perfection. Donc la matière évolutive a eu un commencement, donc, elle n'est pas Dieu, donc elle dépend d'un Dieu. Et la loi évolutive vient de ce Dieu.

2° En effet, considérez cette *loi évolutive*. La matière créée tend visiblement vers un but. Parcourez toutes les étapes connues de nous, les périodes géologiques, les stades de la paléontologie, l'apparition successive des plantes, des animaux, et vous verrez qu'il y a un plan, une loi évolutive, un ordre voulu et sage : de degré en degré, on monte *vers l'homme*. La lumière créée en premier lieu postulait *l'œil*, et l'œil est venu, en son temps, et derrière l'œil, la pensée, l'esprit humain. Tout cela suppose un plan, une volonté créatrice. L'évolution donc 1° parce qu'elle implique un commencement, et 2° parce qu'elle exige un ordre, un plan, une logique, ou comme ils disent

« une dialectique », démontre l'Esprit éternel, qui doit, avec nous, admettre *Dieu*. S'il ne le fait pas, il s'arrête à mi-côte et révèle qu'il n'a pas les poumons suffisants pour l'escalade totale du réel.

2° *Argument par la théorie de l'univers en extension*. — Nous venons de voir un *argument moderne*. Celui-ci serait *ultra-moderne*. On explique actuellement l'ensemble de l'univers stellaire par l'éclatement d'un formidable atome primitif, dont les morceaux, ayant volé en éclats, ont formé des étoiles, qui fuient, à des vitesses inégales, dans l'espace, ne cessant d'agrandir les dimensions de notre univers.

Mais cela suppose un commencement ! Autrement, où en serait l'univers, si depuis toujours, les astres accroissaient leurs distances les uns par rapport aux autres. De fait, les physiciens actuels n'hésitent pas à chiffrer l'âge de notre Terre, de notre Soleil : 2 milliards d'années pour la Terre, — 7 à 8 milliards pour le Soleil. Cela paraît énorme, mais dans l'infini, ce n'est rien ! Rien du tout ! Pour écrire 8 milliards, il suffit de 9 zéros à la suite d'un 8. Mais pourquoi pas des milliards de zéros représentant non des années mais des siècles ou des milliards de siècles ?

Notre univers a donc commencé. Et même, il est jeune, étonnamment jeune, par rapport à l'Eternel !

Et quelle puissance il a fallu au Créateur pour créer l'atome primitif, pour le faire éclater, pour lancer les astres dans l'espace, pour leur imposer leur « dialectique », pour régir toutes choses, pour réaliser les conditions dans lesquelles, sur une planète obscure — laboratoire de pensée et d'amour créé — la vie serait possible, puis la conscience humaine, puis la science humaine, puis la religion humaine et tous les mystères que nous aurons à examiner au cours de notre explication du Symbole.

* *

Concluons donc : il y a plus de raisons aujourd'hui que jamais de croire en Dieu, parce que jamais la raison humaine n'a mieux montré sa force, par les progrès de la science, et sa faiblesse, par les insuffisances de sa moralité.

Les arguments de nos pères étaient bons. Mais il est possible de leur ajouter des arguments modernes, non moins puissants, non moins décisifs.

En définitive, c'est ce mot *sans commencement* qui caractérise Dieu. C'est son *éternité* qui est son attribut le plus frappant pour nous. Cet attribut seul suffit à exclure la matière. Elle ne peut être éternelle, car de deux choses l'une : ou elle est inerte et sans mouvement, et rien ne sortira d'elle, ou elle évolue, et il faut qu'elle ait commencé, et qu'elle reçoive d'un autre son mouvement et sa loi évolutive. Le matérialisme absolu est donc une absurdité pure et simple. Dieu est l'explication suprême des choses, le couronnement des démarches de l'esprit humain, pour les pénétrer et les comprendre.

RETRAITE POUR DE GRANDES JEUNES FILLES

V

LE RENONCEMENT NÉCESSAIRE DANS LE MARIAGE

Il n'y a pas d'épanouissement humain sans discipline, surtout quand cet épanouissement doit être le résultat de deux activités conjuguées ; et il n'y a pas de discipline sans renoncement.

Tout est là...

L'union physique — *erunt duo in carne una* — dans le mariage ne serait que peu de chose (ou même rien du tout puisque même en dehors du mariage elle peut se réaliser), sans l'union morale des sentiments, des aspirations, des affections.

Cette union morale est une des conditions du bonheur conjugal, parce qu'elle seule, par définition même, réalise entre les époux la bonne volonté nécessaire à ce bonheur. Or je n'hésite pas à affirmer que c'est dans l'état de mariage que le renoncement nécessaire à la bonne entente mutuelle s'impose avec le plus de force.

J'ai entendu jadis, dans une colonie de vacances, une jolie chanson transportée des ateliers de midinettes :

> Quand on aime... tout semble rose
> Pas besoin d'chercher aut'chose.

Hélas ! comme la réalité est bien différente...

I

D'abord, le *caractère*... Etudiez le caractère des différents enfants d'une même famille : aucun ne se ressemble. Il y a peut-être quelques traits communs : mais l'ensemble de la personnalité est certainement très différent. A plus forte raison en est-il de deux époux qui, avant le mariage, étaient étrangers l'un à l'autre. Ajoutez la différence des tempéraments masculin et féminin. Sans qu'il soit nécessaire d'approfondir la double psychologie humaine, on sait que l'homme, plus porté aux actions extérieures, tranche les difficultés plus rapidement, sans s'embarrasser des détails. La femme, plus minutieuse, plus attentive aux choses de l'intérieur, plus fine dans ses analyses, plus impressionnable dans ses intuitions, est naturellement portée à compliquer les choses. Ces deux tendances sont d'ailleurs providentielles et doivent se corriger — disons mieux : se compléter — mutuellement pour aboutir à la décision pleinement vertueuse, laquelle, pour vérifier sa qualité de vertueuse, doit précisément se tenir dans un juste milieu.

Cette *maîtrise de soi-même* doit faire l'objet d'une sérieuse préparation au mariage. Pour pouvoir vous accorder plus tard avec un mari qui n'aura pas le même tempérament que vous, il faudra qu'avant tout vous sachiez bien vous posséder. Et c'est dès maintenant que cet apprentissage doit se faire. Le but à atteindre, c'est l'*équilibre mental*, qui est la santé de l'esprit, la vue nette sur le réel, c'est-à-dire le sens des possibilités, des opportunités, l'adaptation à la vie concrète, en un mot l'esprit positif. Plus on s'éloigne du réel et plus on s'achemine vers la folie. Ce sens des réalités comporte l'*oubli délibéré* de soi-même et le souci d'être en toutes choses pleinement objectif. Mais, pour parvenir à ce résultat, toute une discipline doit être observée.

* *

Discipline de la *vie intellectuelle*, qu'il faut savoir adapter aux exigences de sa situation. La femme professeur a une autre vie intellectuelle que la femme demeurant au foyer. Ne croyez pas cependant que vos études, si poussées soient-elles, vous seront inutiles dans un foyer couronné de nombreux enfants. Vous êtes appelées à vivre avec un mari instruit : quel point de contact admirable, si vous savez discipliner cet acquit intellectuel et le faire servir à l'utilité de la communauté ! Quelle influence sur vos enfants,

dont vous pourrez diriger, avec autorité et compétence, les études ! La science n'empêche pas de diriger admirablement un intérieur mais permet de trouver, dans les connaissances scientifiques ou littéraires, une autorité incomparable sur les enfants. Discipline intellectuelle donc, qui vous fera retenir de vos études ce qu'il faut en retenir, qui vous les fera compléter dans le sens convenable et non au caprice des dernières nouveautés du cinéma ou des romans à titres sensationnels.

* *

Discipline de la *raison pratique*, par l'application à vos actes et à vos déterminations quotidiennes des sages décisions de la vertu conjugale par excellence : la vertu de *prudence*. La formation d'un bon jugement pratique, comportant le sens des réalités, des opportunités, des possibilités... constitue un point souverainement important de la discipline qu'il faut vous imposer. Pour savoir gouverner son intérieur, il faut se garder des impulsivités, de l'émotivité... Tourner sa langue dans sa bouche avant de parler... Tremper sa plume dans l'encrier avant d'écrire... Comme ces proverbes disent vrai... Savoir ce qu'on veut, pourquoi on le veut, avoir pesé le pour et le contre, en tenant compte de toutes les contingences dans lesquelles une décision peut être prise...

La prudence chrétienne est tellement nécessaire... N'est-elle pas le « cocher » des autres vertus, selon l'expression d'anciens théologiens ? Que de heurts se produisent dans le mariage, précisément parce que la femme a parlé et agi sous le coup d'une impulsion première, irréfléchie ou peu mesurée. Il s'agit, en résistant à l'impulsivité des sens et à l'intérêt du moment, de s'arrêter à l'idée pratique et féconde pour l'avenir. Il faut savoir d'abord envisager les diverses hypothèses plausibles : agir ou ne pas agir ? parler ou se taire ? en quel sens agir ? comment parler ? Pour les avantages et les inconvénients d'une décision, étudier les raisons pour et contre et seulement ensuite opter pour le parti qui présente, dans le sens de la charité chrétienne le plus d'avantages et le moins d'inconvénients... Examen de prévoyance qui, pour revêtir une valeur morale, doit être fait objectivement, avec l'indépendance nécessaire...

Dans l'établissement de ce plan d'action, vous pourriez pécher par quelque négligence ou, à l'opposé, par précipitation de jugement. — La négligence est cette « paresse de la volonté, qui nous empêche de faire ce que nous devrions faire et qui remet au lendemain l'œuvre qui devrait être accomplie aujourd'hui. » Mais la précipitation de jugement est un défaut plus spécifiquement féminin. La femme juge facilement sans une délibération suffisante, sans prendre le temps de considérer avec sang-froid les circonstances et les conséquences. Il est trop tard de dire : « Je n'y avais pas pensé. »

II

Cette discipline, à la fois intellectuelle et pratique, n'est possible à la femme que si elle sait s'imposer d'autres disciplines inférieures : discipline des sens, discipline de la sensualité, discipline de la sensibilité, discipline de l'honneur.

Discipline des *sens* : donner toujours la primauté à l'intelligence et à la volonté ; ne s'attarder aux sensations que dans l'ordre de la soumission aux facultés supérieures. L' « humanisme », c'est-à-dire le développement normal de nos facultés humaines, est excellent ; mais encore faut-il qu'il se forme dans l'ordre et qu'au développement des sens s'impose, pour le normaliser, la loi de la mortification, la seule loi qui puisse arrêter certains débordements dont il est difficile de se préserver autrement. Mais si nous montons au plan surnaturel, la mortification apparaît plus nécessaire encore. La morale chrétienne du mariage s'élève à un idéal que ne soupçonne pas la morale naturelle... Rappelez-vous le type proposé par S. Paul : le Christ se sacrifiant pour l'Eglise afin de la sanctifier... C'est dans le sacrifice, dans une communion à la vie souffrante du Sauveur que les époux s'incorporent au Christ. Il ne s'agit pas d'amoindrir, de tuer vos facultés ; mais cette communion au Christ doit orienter toutes les ressources de votre élève vers le bien idéal de la communauté familiale : s'oublier soi-même pour réaliser le bonheur de tous. Je dis : bonheur et non plaisir. Vous saisissez par là toute la différence qui sépare, dans le mariage, la morale de l'hédonisme et la morale du « perfectionnisme », inspirée par la droite raison et, pour nous chrétiens, par la foi.

Discipline *de la sensualité* : nous en parlerons demain d'une façon plus directe. Combien de chrétiens, même extérieurement pratiquants, s'imaginent avec plus ou moins de bonne foi que tout est permis dans le mariage au point de vue des plaisirs charnels ! Cette conception « bestiale » est bien éloignée de la vérité. Il convient donc d'entrer dans le saint état de mariage avec la décision très ferme de pratiquer la vertu de tempérance dans ce qu'elle a de plus élevé, la modération dans l'usage des plaisirs sensuels. Cette modération est certainement contraire à la tendance de quelques tempéraments sanguins et portés à la luxure. D'où la nécessité de surveiller, les uns avec plus de soin les autres moins expressément, mais tous dans une mesure proportionnée à la tendance personnelle, les mouvements, les sentiments qui, des idées de luxure, pourraient faire passer aux actes. Or la discipline de la sensualité est toujours possible quand on s'y prend à temps. La sensualité ne devient tyrannique que si on laisse les sollicitations du dehors ou du dedans créer un état de surexcitation nerveuse et de fermentation imaginative perpétuelle.

Cette discipline, il faut la garder dans le mariage sous peine de déchoir de son idéal.

Discipline *de la sensibilité* de nos passions, de nos émotions et même des sentiments plus relevés. Disons immédiatement que cette discipline de la sensibilité se résume en deux consignes : *choisir ses sentiments..., s'adapter...*

a) Choisir ses sentiments... Nous ne pouvons guère agir directement sur eux. Cependant, aux sentiments qui nous emporteraient dans une voie contraire à celle du devoir, nous pouvons opposer la représentation d'un autre sentiment, en y fixant notre attention pour nous maintenir dans le devoir. Il n'y a pas ici opposition entre représentations intellectuelles et représentations affectives, mais oppositions entre représentations affectives divergentes, mises en présence par l'intelligence. Nous pouvons ainsi modifier notre mentalité, choisir les sentiments en harmonie avec notre condition et éliminer sans hésitation les affections, les ambitions, que nous ne pourrions nourrir qu'en rêve, en nous mentant à nous-mêmes, en nous dégoûtant de la vie réelle.

b) Cette manière d'agir consiste à envisager toute activité sous l'angle du devoir d'état à accomplir et à

accomplir joyeusement. Permettez-moi de vous citer, ici encore, une lettre de S. François de Sales à Mme Brûlart :

« Outre les commandements généraux [de Dieu et de l'Eglise], il faut soigneusement observer les commandements particuliers qu'un chacun a pour le regard de sa vocation, et quiconque ne le fait, quand il ferait ressusciter les morts, il ne laisse pas d'être en péché et damné, s'il y meurt. Comme, par exemple, il est commandé aux évêques de visiter leurs brebis, les enseigner, redresser, consoler ; que je demeure toute la semaine en oraison, que je jeûne toute ma vie, si je fais cela, je me perds. Qu'une personne fasse miracle étant en état de mariage et qu'elle ne rende pas le devoir de mariage à sa partie ou qu'elle ne se soucie point de ses enfants, elle est pire qu'infidèle, dit saint Paul, et ainsi des autres... Mais ce n'est pas tout. Il faut non seulement vouloir faire la volonté de Dieu, mais, pour être dévot, il la faut faire gaiement. Si je n'était pas évêque, peut-être que, sachant ce que je sais, je ne voudrais pas l'être ; mais l'étant, non seulement je suis obligé de faire ce que cette pénible vocation requière, mais je dois le faire joyeusement et dois me plaire en cela et m'y agréer. »

Arrière donc les chimères ; elles proviennent d'un manque d'adaptation chrétienne...

Enfin, discipline *du sens de l'honneur*. Ne pas confondre orgueil et honneur. Souvent une femme manque sa vocation d'épouse chrétienne en raison d'un sentiment d'orgueil, de recherche personnelle, de jalousie, qui l'empêche de céder là où la simple prudence humaine, où le simple bon sens l'engagerait à ne pas insister. C'est peut-être là la discipline la plus nécessaire... Pourquoi Dieu permet-il certaines chutes lamentables ?... Peut-être pour inculquer la plus décisive des leçons, celle de l'expérience — beaucoup plus efficace que toutes les exhortations — une expérience qui nous donnera le sentiment très vif du néant que nous sommes et, lorsque nous sommes abandonnés à nous-mêmes, de l'insuffisance radicale de notre volonté.

N'oublions pas d'ailleurs que l'humilité, c'est la vérité. L'humilité ne consiste pas à nier sottement le bien qui est en nous, ni à exagérer le mal que nous y constatons ; *elle consiste à rendre à Dieu ce qui lui appartient*, c'est-à-dire nos bonnes œuvres et leur mérite, et à la faiblesse de notre libre volonté, les déficiences et les fautes. Si les saints se jugent parfois les derniers des hommes, c'est qu'ils ont un sentiment très vif de ce qu'ils seraient devenus, si la grâce de Dieu ne les avait soutenus. L'humilité ! vertu fondamentale pour établir et consolider la paix, la paix intérieure de l'âme s'appuyant uniquement sur Dieu, la paix extérieure dans la famille, avec le mari, avec les enfants ; vertu fondamentale qui ne sacrifie rien des droits de l'autorité maternelle, mais qui sait voir dans cette autorité un dépôt sacré d'origine divine.

* *

Il faut donc à la jeune fille, à la jeune épouse chrétienne une réelle force d'âme pour se discipliner et, par une sorte de renoncement perpétuel, pour se préparer à entrer en contact victorieux avec les réalités de la vie quotidienne. Est-ce à dire que le jeune fiancé, le jeune époux n'est pas tenu à la même discipline ? Ah ! certes, puisqu'il s'agit d'une adaptation d'un caractère, d'un tempérament à un autre caractère, à un autre tempérament, la discipline des facultés et des tendances s'impose à l'un comme à l'autre, et peut-être plus encore à celui qui est appelé à diriger et à commander.

Dès aujourd'hui, Mesdemoiselles, commencez, continuez l'exercice de cette discipline salutaire. Si vous voulez assurer plus tard le bonheur du foyer que vous fonderez, dès maintenant pratiquez le renoncement, par la discipline de votre intelligence, de votre sensibilité, de vos sentiments. Vous serez alors admirablement préparées aux devoirs du lendemain et, vous faisant les servantes des autres — dans ce beau service des âmes qu'est l'accomplissement du devoir quotidien — vous deviendrez en réalité les maîtresses des cœurs et les instruments de la Providence dans la direction des âmes.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XXXIII

PRÉDICATION A ÉPHÈSE

Trois mois durant, S. Paul enseigna dans la synagogue. Puis, comme toujours, de violents contradicteurs ayant surgi, il fit ce qu'il avait fait à Corinthe : il quitta la synagogue et enseigna dans l'école d'un certain Tyrannus.

Ce Tyrannus était un grec qui tenait une école publique, peut-être de rhétorique ou de philosophie. L'école de Tyrannus étant ainsi ouverte à l'Apôtre, celui-ci s'en servit pendant deux ans, non compris les trois mois où il avait prêché dans la synagogue. Et comme son enseignement fut confirmé par de nombreux miracles, les Ephésiens chez qui les pratiques de la magie étaient en grande faveur, furent émerveillés. S. Paul, en effet, guérissait les malades, chassait les démons, simplement, au nom de Jésus; sans se servir d'herbes, d'anneaux magiques ou de vocables bizarres. Ephèse était alors le principal siège de la magie et des enchantements païens, il fallait que la puissance de Dieu s'y montrât avec éclat, afin de vaincre le mensonge et la tromperie.

Aussi les résultats furent-ils merveilleux. Beaucoup d'habitants se convertirent et vinrent *confesser* leurs fautes. Bon nombre de ceux qui avaient exercé les arts magiques apportèrent leurs livres et les brûlèrent devant tout le monde. C'est cette manifestation à laquelle fait allusion le tableau de Le Sueur dont nous avons parlé.

* *

Mais, il arriva... ce qui était déjà arrivé. « Satan mène toujours le bal ». Ces conversions nombreuses ne tardèrent pas à provoquer une émeute qui, cette fois, fut suscitée non plus par le fanatisme religieux des juifs mais par la cupidité des païens. S'estimant lésés dans leurs intérêts, tous ceux qui vivaient du culte de Diane et, en particulier les orfèvres qui fabriquaient des objets de piété, représentant le temple d'Ephèse, accusèrent Paul de détourner les Ephésiens du culte de la déesse et surexcitèrent tellement les esprits que l'Apôtre jugea bon de s'éloigner. Il faut lire (v, 24 et s.) le discours d'un orfèvre nommé Démétrius. En entendant ces paroles enflammées, la colère les saisit et ils s'écriaient : « Grande est la Diane d'Ephèse ! » C'est un cri d'enthousiasme pour le maintien de la majesté de la déesse qui était en péril. En le poussant — rien de changé, vous le voyez, pour les manifestations de foule — tous ces orfèvres se répandirent dans la ville qui, bientôt, fut remplie